

---

# Les Villes d'or

de Louis Bertrand

---

## *Extraits*

Dans notre Afrique du Nord, il y a trois villes, qui de l'avis des personnes compétentes, devraient être fouillées complètement et cela tout de suite, avant toutes les autres : Tipasa de Maurétanie, la ville des Nécropoles (il existait plusieurs Tipasa dans l'Afrique romaine, notamment Tipasa de Numidie, Tipasa Numidarum, non loin de Thubursicum, l'actuelle Khamissa : de la piste qui conduit à celle-ci, on en voit les ruines, à demi ensevelies sous celle d'une forteresse byzantine). Ensuite, Hippone et Carthage.

Comme tous les ports de mer, ces trois villes étaient riches, luxueuses, ou tout au moins ouvertes aux produits et aux marchandises du monde civilisé occidental. Elles promettent donc un ample butin à l'archéologue. Ce qu'on en a exhumé déjà le prouve abondamment. A Tipasa, outre les nécropoles et les basiliques chrétiennes, M. Stéphane Gsell avait dégagé, il y aura bientôt trente ans, les vestiges assez heureusement conservés d'un quartier de la ville. Tout cela, on l'a vu, a été réenterré depuis. Récemment, des fouilles partielles ont remis au jour un forum et une basilique judiciaire au pied d'un mamelon qu'on appelle la "Collines des Temples" et où se pressaient, paraît-il, de nombreux sanctuaires païens. A Hippone, le siège épiscopal de Saint

Augustin, on a retrouvé d'importantes mosaïques, des villas ou des maisons avec leurs cours intérieures bordées de colonnades, et naturellement, une foule de débris de sculptures et de céramiques. A Carthage enfin, le peu qu'on a déblayé annonce et fait souhaiter des découvertes considérables. C'est là surtout qu'il faudrait entreprendre de grandes fouilles méthodiques et persévérantes. Dût la curiosité scientifique ou esthétique être déçue, Carthage mérité qu'on s'occupe d'elle avant les autres villes africaines, en raison d'abord de son importance historique et parce qu'elle fut une des quatre ou cinq grandes capitales du monde ancien.

S'il y a un lieu de pèlerinage pour ceux qui ont le culte du passé, c'est assurément celui-là. Les souvenirs qu'il évoque, souvenirs héroïques, poétiques, légendaires, sont parmi les plus illustres et les plus beaux que l'antiquité nous ait laissés. Et puis enfin, la plus haute tragédie du vieux monde, c'est là qu'elle s'est dénouée. Un moment vint où l'on put craindre que la Méditerranée tout entière, avec l'hégémonie de Carthage, ne fût orientalisée. Déjà Alexandre et ses successeurs s'étaient laissé déborder par les mœurs et les idées orientales. Allions-nous devenir phéniciens, syriens ou égyptiens ? Le duel fameux entre Rome et Carthage n'eut pas d'autre signification. Mais celle-ci représente quelque chose de plus impérissable encore et qui nous touche de plus près. La Carthage romaine, avec Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, c'est le catholicisme latin prenant conscience de lui-même, définissant ses dogmes, organisant son administration ecclésiastique, sa discipline, sa hiérarchie, son monachisme. Rome, à cette époque, n'avait d'autre supériorité sur celle que la primauté du siège apostolique. Carthage reste donc une des grandes capitales de la pensée religieuse occidentale. Façonnée par le génie d'Augustin, l'âme catholique y a pris une forme nouvelle : une bonne part de notre sensibilité et de notre intellectuel modernes nous est venue de là. Carthage fut pour nous un berceau et un foyer lumineux.

Ce serait une erreur de croire que ce passé est aboli pour jamais. Il vit toujours en nous. L'histoire se continue dans notre chair et notre sang, comme dans nos esprits. Les drames du passé se répètent dans ceux du présent. L'exagération paradoxale des romantiques, ça a été de concevoir les âmes d'autrefois comme trop étrangères aux nôtres, de dresser, pour ainsi dire, un mur entre le présent et le passé, comme si le temps était quelque chose de matériel. En réalité, l'âme de

nos pères, c'est la nôtre à peine modifiée. Que les circonstances ramènent des situations semblables à celles de l'histoire, nous réagissons exactement dans le même sens que nos ancêtres, avec les mêmes passions, les mêmes amours et les mêmes haines. En vengeant ses morts de 1870, le poilu de 1914 redevient un instant leur contemporain. L'Espagnol ou le Lorrain d'aujourd'hui peut se retrouver vis-à-vis de la France dans les mêmes sentiments qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, au temps des guerres de Louis XIV. L'attitude du Marocain en face de notre domination est celle du Maure ou du Numide en face du Romain. Dès qu'on envisage le monde et l'homme dans leurs réalités et leurs conditions essentielles et permanentes, l'illusion du temps s'évanouit : tout nous apparaît dans un éternel présent.

Or, la Carthage du passé éveille en nous, avec une puissance extrême, l'idée de cet éternel présent, — cette ville morte nous met en quelque sorte sous les yeux ce qui ne meurt pas dans l'âme humaine. Il suffit pour cela qu'à la différence de tant de lieux anonymes, elle offre à la mémoire et à l'imagination quelques-uns des types et quelques-uns des drames où se résument toute notre nature et toute notre histoire. Non seulement sa Didon nous rappelle l'éternelle aventure de la femme abandonnée et qui meurt de son amour, mais nous Français, quand nous foulons la pierraille de ses collines, nous nous sentons plus ou moins dans la position de son Hamilcar vis-à-vis des mercenaires en révolte, ou de son Augustin vis-à-vis des sectes hérétiques. Sur ce continent dont elle est la porte, les mêmes luttes nous attendent que celles où les ancêtres de notre race ont dépensé leurs forces durant des millénaires.

Pour moi, je ne connais guère de pays plus émouvant que Carthage, — si ce n'est la France même. Aux souvenirs immortels qui lui font une couronne de poésie, aux idées fécondes qu'elle suggère, aux principes d'action et aux directions qu'elle nous propose, s'ajoute l'enchantement de son paysage. C'est assurément l'un des plus beaux de la Méditerranée, celui peut-être qui a le plus grand style. Si les environs de Tunis et de son lac ne sont point exempts d'une certaine tristesse aride, la vue qu'on découvre du haut de la colline de Byrsa est réellement hors de pair. L'ensemble des portes antiques, du Golfe et des montagnes, présente un caractère saisissant et extraordinaire. Le profil de Zaghouan ou de Bou-Korneïn, — la montagne des Eaux-Chaudes et la montagne de Saturne, — est inoubliable comme une physionomie humaine, le visage d'un exemplaire insigne d'humanité,

ou comme un des grands chefs-d'œuvre de l'art. Le paysage est non seulement construit à la façon d'une vaste ordonnance architecturale, mais il semble retouché et travaillé par l'histoire, modelé d'après l'image et à la mesure des héros et des événements qu'il a vus passer.

A cause de toutes ces raisons, — parce que c'est un lieu de grands souvenirs, un pèlerinage historiques et un paysage incomparable, il faudrait déjà tenter de ressusciter Carthage.

Ce passage est extrait de l'ouvrage de Louis Bertrand *Les villes d'or : Algérie et Tunisie romaines* édité en 1930 à Paris par Arthème Fayard et Cie.